

LES ENSEIGNANTS D'UNIVERSITE CAMEROUNAIS ET LEUR PARCOURS

Le cri littéraire du *broussard* René Joly Assako Assako dans sa chronique de vie.

NUG BISSOHONG Thomas Théophile

Métalittérateur, Université de Douala (Cameroun)

nugthomastheophile@gmail.com & nugtomas2018@gmail.com

Submitted: 2021-08-21

valued: 2021-10-26

validated: 2021-11-26

RÉSUMÉ

Cet article montre comment, dans un récit très vivant, René Joly Assako Assako évoque, décrit et commente les étapes qu'il a traversées ainsi que des efforts qu'il a fournis en tant que « fils de parents pauvres » d'un village forestier du Cameroun, pour accéder au grade académique de Professeur d'université de géographie qui est le sien depuis 2010. Sa plume témoigne aussi bien de sa gratitude que de sa lucidité critique à l'égard de ses formateurs, de ses camarades et des institutions scolaires et universitaires qu'il a fréquentées, au Cameroun et en France, après l'indépendance proclamée de son pays natal. A travers le jeu de la narration et de l'interprétation du moi, la réussite intellectuelle puis le prestige social qu'elle induit ici se trouvent cependant relativisés. L'analyse révèle ainsi l'expression, dans l'autobiographie produite, d'une profonde crise d'identité vécue par l'auteur-narrateur. Elle est liée à la résurgence d'un désir de vivre pleinement sa culture africaine Ntumu, dont il a le sentiment qu'elle a été inhibée par un modèle de formation francophile et européen. Celui-ci est alors remis en question, d'une manière qui rappelle les écrivains de la négritude. L'inversion du prénom et du patronyme dans le titre éponyme de l'œuvre *Je suis Assako Assako René Joly*, exprime éloquentement cette crise, qui invite à une prise en main culturelle plus radicale de soi, au niveau personnel et collectif.

Mots-clés : Ecole, Narration, Réussite sociale, Identité africaine, crise

ABSTRACT

*This article shows how, in a very lively story, René Joly Assako Assako evokes, describes and comments on the stages he went through as well as the efforts he made, as a "son of poor parents" in a village forestier of Cameroon, to access the academic rank of University Professor of Geography which has been his since 2010. His writing testifies both to his gratitude and to his critical lucidity towards his trainers, his comrades and institutions school and university he attended, in Cameroon and France, after the proclaimed independence of his native country. Through a narration and an interpretation of his identity as an adult, the intellectual success and then the social prestige that it induces here are however put into perspective. The analysis thus reveals the expression, in the autobiography produced, of a deep crisis experienced by the author-narrator. It is linked to the resurgence of a desire to fully live his Ntumu African culture, which he feels has been inhibited by a Francophile and European model of training, which is then called into question, in a way which reminds the writers of negritude. The inversion of first name and patronymic in the eponymous title of the work *Je suis Assako Assako René Joly* eloquently expresses this identity crisis, which invites a more radical cultural empowerment of oneself, both personally and collectively.*

Keywords: School, Narration, Social Success, African identity, Crisis

Si cet article vous intéresse, vous pouvez le [télécharger gratuitement](#) ici.

Introduction

La publication d'un récit de vie de la part du Professeur René Joly Assako Assako (2019) est un événement littéraire d'importance au Cameroun, où les enseignants d'université pérennisent la tendance à confiner leurs écrits dans leurs créneaux scientifiques respectifs, s'ouvrant très peu à la créativité artistique en tant que maîtrise symbolique du monde. Avec sa *chronique de vie* élaborée, ruisselant de sincérité, teintée d'humour et d'ironie, le géographe rejoint, dans un sens, son aîné académique et enseignant de littérature, Ambroise Kom. Ce dernier a fait paraître *Université des Montagnes, Pour solde de tout compte*, à un moment où il a senti le besoin de se raconter pour mieux se situer dans son aventure avec l'institution citée, une fondation d'enseignement privée érigée à Bangangté dans l'Ouest du pays :

J'ai mis par écrit un pan de ma vie, des aspects de mon parcours qui pouvaient permettre de comprendre mon implication dans les affaires de l'UDM. Il s'agit essentiellement de jeter quelques rayons de lumière sur la contribution qui a pu être la mienne dans cette initiative [...] Il s'agit simplement d'un témoignage que j'ai voulu personnel et dont j'assume pleinement les limites. (Kom 2017: 155-156)

La perspective d'écriture d'Assako Assako est davantage celle d'une gratitude qui se veut stimulante, notamment pour d'autres déshérités sociaux désireux ou non de quitter l'ornière :

C'est un son de cloche, un témoignage d'espoir, un récit de vie. Je n'étais pas né pour réussir [...] Voici l'histoire d'un galérien, fils de pauvres paysans que la Providence, la République et le travail acharné à l'école ont aidé à sortir de sa vile et veule condition de sang pour une condition sociale enviable et insoupçonnée (AA, 18-19).

On est ainsi fondé à lire, d'un point de vue littéraire², le texte du géographe, qui officie aujourd'hui à l'université d'État de Douala, comme une célébration exemplaire de ses adjuvants. L'auteur attribue en effet à des personnes et à des institutions de formation, dont il a bénéficié de l'encadrement et qu'il croit avoir été inspirées par Dieu, des affects et des situations favorables, qui ont structuré le noyau de sa personnalité conquérante, depuis l'enfance jusqu'à 49 ans, l'âge auquel il achève l'écriture de son récit : « Je crois en l'omnipotence de Dieu ; j'ai la faiblesse de croire que Dieu agit dans nos vies à travers nos proches, humains comme nous, qu'il met sur notre chemin. C'est pourquoi j'ai l'ingratitude en horreur [...] Oui, la grâce de Dieu est le maillon initial de tout (AA, 201-202) ».

Le lecteur voit progressivement comment, à travers des parents et des éducateurs, il a pu assimiler dans son pays natal, bon an mal an et après le départ officiel de l'administration française du Cameroun en 1960, des valeurs culturelles, intellectuelles et morales ; puis, avec plus de discernement, d'autres valeurs dans la mère-patrie où il lui est arrivé de parfaire des études universitaires qui lui ont ensuite ouvert le boulevard rêvé du Professorat. La stature de Professeur lui permet d'avoir puis d'exercer sur son parcours un regard lucide, critique. Ledit

² Je me situe dans la perspective de Mircea Marghescu : « Il faut comprendre [...] que le discours littéraire se définit [...] par sa fonction poétique. Se servant des éléments constitutifs du monde objectif transformés en symboles, il formule, structure et organise le vécu du sujet. Par l'intermédiaire des processus qui travaillent le cosmos, il révèle avec obstination les processus qui travaillent l'âme pour la conduire à travers d'inattendues métamorphoses. Il devient ainsi l'instrument irremplaçable de la prise de conscience et de la prise de possession de soi... Faisant apparaître le sens poétique de l'œuvre, l'exégète devient partie prenante dans le processus de lecture : il ouvre l'indispensable voie qui rend possible non pas la simple compréhension de l'œuvre, mais bien son appropriation. D'objet il la transforme en instrument », [En ligne], 6 | 2012, mis en ligne le 16 janvier 2018.

regard est cependant révélateur d'une crise d'identité personnelle et retentissante. Celle-ci est interpellatrice à l'échelle nationale et africaine, le pronom personnel de *Je suis Assako Assako* se voulant être ici, comme celui de *Je suis Charlie* français dont il dérive amplement, un « Je choral, à la fois générique et de majesté » (Prak-Derrington, 2017).

1. La célébration des adjuvants

L'intention de gratitude scripturaire est d'abord orientée vers les deux géniteurs naturels de l'auteur, ressortissants du village Biyi localisé dans l'actuel arrondissement d'Olamze, dans le Sud du Cameroun. Ensuite vers deux autres parents adoptifs du village voisin Bikong, auprès de qui le Ntumu de naissance a passé sa prime enfance. Aux membres de la famille s'ajoutent des camarades de classe, des enseignants et d'autres formateurs.

1.1. Un hommage enchanté pour les parents naturels et adoptifs

Avec son fils décédé en 2017, le père et la mère de l'auteur-narrateur se partagent d'emblée les pages de la dédicace du livre. Celle adressée au père, Assako Ella René décédé en 1994, résonne comme une profession de foi envers lui et à titre posthume, une certaine maturité acquise aidant. Celle de la mère est tout un récit. Particulièrement captivant, il a pour pointe la scène de bénédiction de Dibora Ntyama Ovono au bord d'une rivière, par une grand-mère à qui elle aura rendu service dans son adolescence : « Ô toi petite fille, je te bénis. Ta richesse sera incomptable, à l'image de l'eau de cette rivière que tu viens de m'aider à traverser et que tu es en train de boire. Tu auras une grande progéniture. Tu ne verras jamais la tombe d'aucun de tes enfants. À présent, va rejoindre tes camarades (AA, 14) ».

Les promesses ainsi faites se sont effectivement réalisées, et Assako Assako en est un signe vivant, étant « le 8^{ème} enfant d'une fratrie de 11, laquelle a vu la maman mourir à 64 ans ».

En second lieu se trouvent célébrés, à ce niveau, les parents adoptifs, ceux à qui la mère bénie et son époux ont confié un « Assako Assako venant à peine d'être sevré » (AA, 27). Ce fut alors un acte de générosité familiale envers un couple apparenté et sans enfant ; l'éducation des enfants pouvant du reste, en milieu ntumu comme dans le monde traditionnel africain, être de la responsabilité de personnes autres que leurs géniteurs. Elles occupent au demeurant, en tant que formatrices à Bikong de la prime enfance du futur Professeur, plus d'espace que ses parents biologiques, sur le plan narratif.

Papa Ze Okourou Samuel Richard a ainsi droit à plusieurs pages, qui illustrent comment il était un homme « bon, doux, à la fois l'un des plus grands chasseurs de la contrée et un touche-à-tout [...] Un technicien de haut vol [...] Il tâlait [sic] les maisons de toute la contrée ». Par-dessus tout, souligne le fils narrateur, il aurait « pu donner sa propre vie pour sauver la sienne » (AA, 22-24) et caressait le désir que son enfant devienne « une grande personnalité du Cameroun » (AA, 23). Des travers typiques de ce père sont illustrés mais édulcorés dans un euphémisme divertissant, caractéristique du style de l'auteur dans l'ensemble : « Il buvait et fumait beaucoup. Il avait tellement fait corps avec l'alcool et le tabac que cela lui convenait finalement. Nous n'y trouvions rien à redire » (AA, 22). Du fait de l'évocation de papa Ze Okourou, il advient que la narration se suspende au profit d'une invocation lyrique et affective, donnant alors et également lieu à une réflexion suivie sur la relation entre les vivants et les

morts : le fils parle ainsi, de tout cœur et de vive voix, au catéchiste et Ancien d'Église déjà décédé un jour du « retour d'une prière qu'il est allé adresser à Dieu à l'église, entre 3 et 5 heures du matin » (AA, 24).

Envers la maman adoptive, toujours en vie, la gratitude exprimée rappelle et à la fois : celle de Camara Laye dans son poème « Femme noire, femme africaine » ; du personnage de Banda dans *Ville cruelle* d'Eza Boto ; de Nico Mbarga dans « Sweet Mother ». Aux caractéristiques de l'amour maternel campées par les écrivains et le musicien cités, Assako Assako ajoute, anecdotes à l'appui, certaines autres, atypiques, qui l'auront cependant marqué : « Ma mère, une lionne au cœur de soie, un homme dans une peau de femme, bagarrant contre les hommes et les battant, à ma plus grande admiration ; une vraie fée, rusée de surcroît » (AA, 25-26).

Il convient de souligner que c'est dans le giron de cette seconde mère, dont le patronyme n'est curieusement pas décliné en dépit de la longueur des descriptions la concernant, que la vocation et la passion de l'auteur pour l'enseignement émerge. La curiosité intellectuelle enfantine exprimée à travers des questions puériles et suaves, posées à répétition et rapportées en style direct dans le récit, aura en effet trouvé auprès d'une paysanne des oreilles disponibles puis des lèvres mises en mouvement ; plus par affection que par souci de transmettre au fils visiblement assoiffé de connaissance quelque certitude scientifique dans des domaines complexes qui concernent, entre autres, l'anatomie humaine et animale, l'entomologie, la climatologie, la philosophie : « Ma mère répondait comme elle pouvait » (AA, 29).

Le souvenir de la désolation de cette mère, à la suite d'un écart de comportement grave de celui qu'elle appelait par un surnom parental, en situation de vive émotion, est repris avec regret mais aussi avec la force d'interpellation et de conversion des paroles jadis dites ; les lamentations entendues sont transcrites dans un touchant monologue où domine la prolepse en tant que figure de pensée par raisonnement, avec une interrogation anaphorique, l'apostrophe affective et une invocation de foi :

Pourquoi cet enfant me fait ça ? Que diront les gens de moi ? Sûrement que j'aurais été incapable d'éduquer un enfant. On dira que je mérite mon sort ; Que Dieu a vu que je ne pouvais pas avoir d'enfant et c'est pour ça qu'il ne m'en a pas donné de mes entrailles. Que me fais-tu comme ça, a Monöbôrô Zuè ? C'est quelle honte que tu me donnes comme ça dans le village ? Que va dire ma sœur, Que diront les gens de moi et de nous, si après tout tu ne devenais qu'un voleur, un bandit ? Suis-je condamnée à ne rien avoir de bon dans toute ma vie ? Dieu, aie pitié de moi (AA, 32-33).

À travers un acte de discours hyperbolique et qui se veut performatif, Ze Okourou Samuel Richard et son épouse sont tous les deux angélisés : « Je les érige au rang d'anges qui ont foulé la terre des hommes » (AA, 21). Avec les géniteurs, Assako Ella René et Dibora Ntyama Ovono que le fils commun retrouve dans son village natal de Biyi au moment de préparer le Certificat d'Études Primaires Élémentaires (CEPE), ils sont crédités d'avoir inculqué à Assako Assako René Joly une éducation dont il est fier. Quelques valeurs que cette éducation promeut et auxquelles il reste viscéralement attaché : le sens du sacré, de l'existence de Dieu Créateur et d'un monde spirituel ; le sens aigu de la solidarité, de la vie communautaire et de l'honneur ; le respect des aînés, des autres autorités et de la parole donnée ; l'efficacité de la parole, par laquelle l'homme a le pouvoir de bénir, maudire, guérir, réconcilier, etc. « Le fils de paysans, né au fond de la forêt équatoriale, entre, champs jachères et rivières, condamné à la chasse, à la

pêche, au ramassage et à la cueillette » (AA,16), continue d'intérioriser les valeurs culturelles acquises, lorsqu'il réussit à quitter les écoles primaires des villages pour des études secondaires puis universitaires des villes du Cameroun et, plus tard, de France. Au milieu des mirages d'une acculturation omniprésente et agressive, les repères traditionnels d'humanité vont demeurer en lui, grâce à l'encadrement familial vigilant et rigoureux qu'il reçoit des aînés qui l'accueillent respectivement : Assoumou Asseko Daniel à Edéa, Pepa Edou Mba Albert à Douala, Moïse Mba Asseko à Yaoundé et bien d'autres.

Une des valeurs fondamentales du milieu villageois que Monöbôrô Zuè retrouve en général, partout où il passe dans son pays, comme élève et étudiant, est l'hospitalité bienveillante envers les étrangers, c'est-à-dire ici : des personnes originaires d'une cellule familiale, d'une aire culturelle ou d'une appartenance religieuse autre que celle par laquelle on est défini. Manifestement, l'homme est sensible à cette valeur. À telle enseigne que lorsqu'il veut quelquefois exprimer sa reconnaissance à l'endroit de certains de ses bienfaiteurs camerounais advenus après ses parents et frères de sang déjà évoqués, cela s'accompagne souvent, tout le long du récit, d'une mention expresse des origines ethniques de la personne. C'est notamment le cas de celle qu'il rencontra de manière providentielle à la gare routière, le jour même de son arrivée à Ebolowa pour entamer les études secondaires, et chez qui il dit avoir eu un « séjour de rêve » (AA, 106), malgré une précarité décrite de manière détaillée et partagée avec des congénères :

Elle s'appelait Maman Ngo Ndjé, 70 ans environ. Elle vendait de la nourriture. Une vieille dame dont je découvris plus tard qu'elle était Bassaa, une des ethnies qui peuplent les Régions administratives du Centre et du Littoral. À la maison, je trouvai effectivement d'autres gars Ntumu, d'autres galériens, venus eux aussi à l'aventure scolaire, avec des fortunes diverses ... Tous ces frères de misère m'accueillirent chaleureusement. Il restait une dernière chambre dans [une espèce] de dortoir d'un autre âge. Elle me fut attribuée (AA, 102-103).

Dans le même registre de la célébration de l'hospitalité ouverte, il est suggéré qu'une autre personne, de confession religieuse protestante mais bien *introduite dans la mission catholique*, n'aura pour autant pas fait de sa foi chrétienne un critère d'exclusion des élèves, parfois *païens*, en quête d'hébergement et d'encadrement à Ambam. Elle est gratifiée d'un éloge funèbre justifié, le moment venu :

Mema Marie, maman chérie, c'est ton fils, René Joly Assako Assako, devenu Professeur titulaire et Vice-recteur d'université, grâce à ta sauce d'arachides et à tes bâtons de manioc ; grâce aussi à ton amour et à tes conseils. Tu t'avances, pour nous accueillir, lorsque, répondant à l'appel irrésistible du Seigneur, nous suivrons, nous aussi, le chemin de l'éternité [...] Va, maman. Nous arrivons, heureux et rassurés de ton accueil (AA, 87).

Dans l'ensemble, l'auteur-narrateur rend un hommage très élogieux à ses parents, au sens large du terme en Afrique. À travers les portraits qu'il fait d'eux, s'exprime sa conscience aiguë d'appartenir originellement à une classe sociale camerounaise défavorisée dans un contexte matérialiste, celle de paysans démunis et de gagne petit qui vivent au jour le jour. Se trouvent soulignés les efforts qu'ils auront déployés pour accompagner le début de sa socialisation et la stabilisation de sa personnalité adulte ; mais surtout son désir opiniâtre d'émerger à travers la scolarisation, dont on peut, du reste, retenir que les frais furent rassemblés et payés par une vente aléatoire des fèves de cacao. Des compagnons et des enseignants rencontrés à l'école dite

des Blancs, qu'il fréquente pendant une quinzaine d'années comme apprenant, auront également, d'une manière, dont il rend compte avec une extrême lucidité, marqué Assako Assako et contribué de manière significative à la structuration de son être.

1.2. Un éloge mêlé fait aux camarades de classe et aux enseignants

Dans la seconde catégorie de personnes que le Professeur d'université-scribe honore par sa plume autobiographique se retrouvent, en premier lieu, ses camarades de classe du Cameroun. Le lecteur les découvre à chacune des étapes de son cursus scolaire et académique, à travers des anecdotes cocasses pour la plupart du temps, mais aussi des sommaires descriptifs significatifs. Ceux-ci comportent assez souvent une dizaine de noms, dont quelques-uns sont tout juste cités : « Mba Biroko Bernard, Oyono Frédéric » (AA, 35) ; « Engo Nguema David, Bisso Eyimi Joël » (AA, 69) ; « Mintya Parfait, Engolo Camille, Enama Patricia, Effa Paul Effa Zibi » (AA, 111) ; « Belui Beyeme Ephrem, Ngo Yetna Ruth » (AA, 120) ; « Ngo Nogha Ruth, Mongo Thomas » (AA, 138), et *tutti quanti*.

D'autres noms, en revanche, s'accompagnent de qualités physiques du concerné, auxquelles il ajoute quelquefois des qualités d'un autre ordre; restant sauve, la préférence manifeste d'Assako Assako pour le teint noir, du fait de sa forte récurrence dans les portraits : « Obono Edou Yolande Alias [...], la plus belle fille de la classe, qui rendait les camarades et moi-même fou » (AA, 87-88) ; « Edzang Parfait L'Avenir, un beau garçon noir qui écrivait tellement bien qu'on ne se rendait pas compte qu'il y avait parfois des fautes dans ses écrits » (AA, 88) ; « Evina Julie, ma camarade de banc, une noble fille qui vivait sa grande vie dans l'humilité : c'est grâce à elle que moi aussi, le broussard, j'ai goûté au yaourt la première fois » (AA, 120) ; « Essaa Mpeli Goerges Laurent, le beau métis » [...] (AA, 120) ; « Ella Henri, un bel albinos intelligent et affable » (AA, 88) ; « Ngbwa Oyono, beau garçon, noir charbon ; Abolo Isabelle, ma camarade de banc, une très belle fille noire, plus grande de taille que moi », (AA, 111) ; « Majo Henri Noel, beau garçon débonnaire et sociable » (AA, 138) ; « Tokoto, un grand garçon de teint noir ; Gérard Pouleu, garçon court au teint noir, brillant sujet » (AA, 150) ; « Essama Françoise la petite fille au teint clair naturel, presque plate, la plus gentille » (AA, 151) : « Gratien Mavie Tchiadeu, un garçon au teint clair, qui a surpassé son bégaiement par une douceur de caractère sans pareille » (AA, 151), et *tutti quanti*.

Ce sont plutôt des qualités intellectuelles que l'on voit quelquefois soulignées après l'énoncé des patronymes et prénoms : « Nguema Edou Jean Claude, très fort en mathématiques ; Zambo Assoumou Marcelin, lui aussi était fort en mathématiques » (AA, 87) ; « Assoumou Jules [...], un brillant garçon, qui avait 20/20 en anglais » (AA, 120) ; « Bikitik Hypolite, le brillant sujet, qui me disputait la première place » (AA, 138). Ou encore les qualités morales et de sociabilité : « Bikele Noah Lambert, le genre de camarade sans problème qu'on aimerait avoir partout » (AA, 138) ; « Ndjem Samuel de Padoue, un bon vivant et un bon ami » (AA, 150). Les indices des qualités morales, artistiques ou autres sont portés par l'adverbe « alias » qui signifie « autrement dit ». Celui-ci suit alors la dénomination ainsi que la justification du surnom : « Edzang Abesso Fridolin alias Rifoé » donné par son grand-frère, en souvenir de la bravoure du sportif Simon Rifoé, « le premier Camerounais à avoir fait le tour du Cameroun à vélo, en 1964 » (AA, 34-35) ; « Mbaa Zo'o Félix alias saint Félix, après qu'il a développé

d'exceptionnels talents de chantre à l'église » (AA, 35). Il est à remarquer que dans son élan de dévoilement de soi et des autres par l'onomastique, Assako Assako René Joly livre aussi son surnom ou petit nom à lui, « Plaisir » (AA, 70), sans aucun commentaire cependant...

L'évocation des camarades de l'université de Yaoundé est particulière et mérite d'être interrogée : l'ordre d'énonciation du nom se trouve parfois inversé puisqu'il arrive que le prénom vienne avant le patronyme, ce qui n'est pas le cas des camarades du primaire et du secondaire ; l'appartenance ou l'origine culturelle de la personne est également et presque toujours mentionnée, sans quelque allusion aux qualités intellectuelles de quiconque, lesquelles sont pourtant objectivement attendues ici, puisque l'on est en plein milieu étudiantin. L'écriture semble ainsi exprimer une conscience camerounaise ethnique et *francophone* qui se condense davantage, même si d'autres aspects de l'identité des individus cités sont campés :

Janvier Ondji'i, un frère Ntumu ; Ndzana Bessala de la tribu Eton, bon animateur ; Jeanne Zibi, une fille Ewondo très gentille; Pauline Aboyoyo, une fille bafia d'un genre particulier : très naturelle, gentille, presque totalement démunie mais bonne camarade et honnête ; Tunda Denis, un beau garçon anglophone, mince et affable ; Mbome Zaccheus Njoke, un garçon anglophone très gentil et indiscutablement sociable; Ntandi Kassimou, géant et mince gars Bamoun au teint clair, de bonne compagnie (AA, 150).

La différence dans l'énonciation des composantes du nom s'observe également pour celui de l'auteur lui-même. En tant que tel, l'homme est affiché sur la première de couverture comme « Professeur René Joly Assako Assako », tandis qu'au niveau du titre éponyme de l'œuvre on lit : « Je suis Assako Assako René Joly ». La syntaxe onomastique est donc ici une clé de lecture qui porte ostensiblement une polémique identitaire cachée à démêler, une intention existentielle de subversion de l'ordre culturel dominant dans lequel la personnalité de celui qui écrit a été forgée. Son refus de canoniser tout le pan de son histoire se voit encore dans la description, cette fois critique, de nombre de ses camarades dont il ne garde pas de souvenir digne d'éloges. À cet égard, plusieurs attitudes ou anecdotes regrettables et regrettées qui sont rapportées leur sont imputées, et en voici quelques-unes :

Zua Minette, la fille la plus désordonnée [...] (AA, 69) ; Ndoum Dieudonné, un chétif type, mais très taquin et arrogant, un petit vieux, tellement populaire par le vice que personne ne retint son nom de famille. Il s'était baptisé « Siad Baré du Somalie », en référence, je crois, au feu Président Mohammed Siad Barre de Somalie, dont les échos nous étaient parvenus, loin dans la forêt équatoriale, qu'il était un criminel, un dictateur, un autocrate, bref, un modèle pour tous ceux qui voulaient s'imposer et dominer les autres, (AA, 70) ; Ebendeng Laurent alias Bendel : il était un redoublant, d'un niveau de désordre impressionnant ; il parvenait à faire fouetter toute la classe après avoir lancé une fausse toux de chèvre dont lui seul avait le secret (AA, 87).

Une verve critique similaire s'observe lorsqu'il s'agit pour Assako Assako d'évoquer puis de décrire certains de ses enseignants et autres encadreurs éducatifs dont il se souvient de sinistre mémoire. Avec ceux qu'il évalue plutôt positivement et auxquels il continue de s'attacher, ils apparaissent tous, comme les camarades, tout au long du récit. Les mal-aimés d'hier et d'aujourd'hui sont circonscrits essentiellement à l'université de Yaoundé, au sein du département de Géographie de la Faculté des Lettres et Sciences humaines, qu'il a fréquenté entre 1987 et 1990. L'ancien étudiant les rassemble dans un paragraphe, qui constitue une sorte de portrait-charge ou caricature. Y sont cités, pour chacun : le nom, l'origine géographique,

synonyme ici d'appartenance à l'aire culturelle du concerné, la matière enseignée, une appréciation péjorative renforcée par la litote pour certains :

Martin Kuété, originaire de l'Ouest Cameroun, dispensait des cours de géomorphologie, du mieux qu'il pouvait [...] ; Monsieur Jean Louis Fotsing, originaire de l'Ouest, donnait des cours de travaux pratiques de géographie, avec la passion timorée et l'orgueil propres à ceux qui ont des lacunes à dissimuler, aussi fallait-il éviter de lui poser trop de questions ; Monsieur Dieudonné Mouafo, originaire de l'Ouest, se débrouillait du mieux qu'il pouvait avec le cours de géographie urbaine ; Monsieur Jean Youana, lui aussi originaire de l'Ouest, en faisait autant. Il avait un vieux manuscrit éculé dont les feuilles avaient jauni d'usure, mais aussi et surtout à cause de la fumée des cigarettes dont il fumait des dizaines de bâtons par jour (AA, 146-147).

A côté de ceux de l'université française de Nantes au contact de qui il a contemplé la compétence et l'humilité (AA, 178), les géographes de l'université de Yaoundé dont Assako Assako reconnaît et célèbre le mérite dans les domaines intellectuel, administratif et des relations socio-humaines sont nombreux. Ils occupent près de trois pages de son récit (AA, 146-150). Ici également, l'origine ethnique est une variable permanente tout comme, le cas échéant, celle d'*anglophone*. Il demeure qu'en termes de volume narratif du discours laudateur dans le témoignage de l'auteur, ses enseignants et encadreurs du secondaire au Cameroun apparaissent de loin plus lotis que ceux du Supérieur. Un ou deux paragraphes sont en général consacrés à l'un ou à l'autre éducateur d'un collège ou lycée fréquenté, quand ce n'est pas une à deux pages.

Les portraits dressés par l'ancien élève ont à ce niveau une fonction symbolique et évaluative plus suggestive que celle liée aux portraits des camarades de classe et des enseignants de l'université de Yaoundé qui sont cités en exemple. Le patronyme et le prénom, le surnom expliqué le cas échéant, les traits physiques et des vêtements, la compétence pédagogique ainsi que le caractère autant que d'autres aspects de l'identité de l'enseignant visent à montrer l'influence morale ou psychologique bénéfique que ce dernier a eue ou continue d'avoir sur l'auteur et ses anciens camarades :

Monsieur le Révérend Pasteur Zo'o Ndo Emmanuel, de taille plutôt moyenne [...] Un homme unique qui nous a dispensé des cours de mathématiques. Un brillant sujet, bon éducateur, qui imposait respect, rien que par son charisme et sa justice (AA, 73) ; M. Mbarga Alfred, l'intrépide et ferme Préfet des études, l'homme de la précision, y compris dans sa démarche (AA, 88) ; M. Fumtum Siméon, le prof des sciences naturelles. L'homme qui nous a fait voir les microbes pour la première fois (AA, 89) ; Monsieur Zambou Zoléko, Professeur de français, un homme d'une rare élégance, avec des pouces arrondis. Un puits sans fond de la littérature, qui nous décortiquait les œuvres au programme (AA, 113) ; Sœur Monique d'Aigle, la Canadienne aux bons enseignements de la religion et de la morale. Elle nous a enlevé le goût du vice et nous a donné l'amour de la justice, par ses enseignements (AA, 121) [...].

La part belle du discours de reconnaissance des qualités et des mérites des enseignants revient incontestablement à ceux du primaire, si l'on considère que tout un chapitre, ou ce qui en tient lieu dans le livre, leur est consacré. L'image contenue dans le titre de ladite subdivision est éloquente : *Mes instituteurs, ces dieux de l'olympie initiatique* (AA, 61). Dans la suite, Assako Assako traduit son attachement affectif particulier envers ces hommes en faisant appel plutôt à la langue ntumu, qui leur est commune, pour les désigner par leur titre de maître. Il s'agit d'un quatuor : *Nye'ele Ovono Ondo Marcel ; Nye'ele Assoumou Etienne ; Nye'ele Ongama Ngomol ; Nye'ele Ella Mba Célestin ; Nye'ele Nyaminto*. Ce sont eux qui lui ont ouvert l'intelligence à

l'acquisition d'importantes connaissances initiales du système éducatif en vigueur : le syllabaire, le vocabulaire, la grammaire du français ; les méthodes de lecture ; l'écriture, le calcul, la mnémotechnique ; le chant et la pratique de plusieurs sports n'étaient pas en reste ; ils administraient eux-mêmes des soins médicaux aux élèves, etc. À quarante ans d'intervalle et plus, son appréciation de ses instituteurs est, pour ainsi dire, sans appel : ce furent « des êtres prodigieux, auteurs du tout premier modelage de mon intellect, guides éclairés et éclairants de mon parcours initiatique dans le labyrinthe gratifiant de l'académie » (AA, 62).

2. Les modulations d'une vocation comblée mais perturbée

Tout indique que l'horizon et le terme de l'ensemble du parcours de formation humaine et intellectuelle fait était, pour le Ntumu, la qualification en tant que Professeur d'université. Le texte montre comment Assako Assako a progressivement pris conscience puis nourri sa vocation d'enseignant de haut niveau. Ce statut acquis avec brio, il le célèbre, autant que l'École en général. On le voit désormais engagé dans un questionnement sur le sens profond de son existence, en lien avec le destin de son pays et celui du continent africain. Ce d'autant plus que l'homme « s'est senti à l'étroit et inconfortable dans les schèmes et convictions bâtis par d'autres, fussent-ils ses ascendants biologiques, académiques, scientifiques, professionnels ou traditionnels » (AA, 200).

2.1. Chantre de l'École et du Professorat de haut niveau

Par-delà la célébration de ses parents ainsi que de ses enseignants, la chronique, que l'on parcourt, est un hymne à la formation intellectuelle dont les institutions scolaires et universitaires apparaissent comme le creuset privilégié. Avec une nostalgie étayée par des souvenirs vivaces, celles qu'il a fréquentées sont toutes mentionnées : l'École catholique de Mfoua ; l'École publique de Mbè-Biyi ; le Collège protestant Zoé Samuel d'Olamze ; le Collège catholique Saint Charles Lwanga d'Ambam ; les Collèges Unis d'Elat et le Collège Bonneau d'Ebolowa ; le Lycée d'Edéa ; l'Université de Yaoundé et l'Université Paris 10 Nanterre. Ici et là, un élan quasi mystique, qui manque à ses yeux aux apprenants de la génération actuelle, aura mobilisé l'élève et l'étudiant qu'il fut :

Ah l'école ! La passion de toute ma vie... il y avait un feu sacré qui brûlait en moi, une rage qui excitait mon esprit. [...] Aujourd'hui, et il faut le déplorer, les enfants vont à l'école parce qu'ils ont un projet professionnel. Ils veulent être policiers, magistrats, enseignants, médecins, ingénieurs etc. Moi, je n'ai pas été à l'école avec cet état d'esprit. J'y ai été et j'y suis encore tout simplement parce que j'aime l'école, j'aime le savoir, j'ai la soif d'apprendre de nouvelles choses (AA, 99 ; 17).

C'est dans ce climat intérieur que s'éveille et se confirme en Assako Assako, chemin faisant, une vocation à être enseignant. Deux enseignants du Département de Géographie de l'Université de Yaoundé le marquent et aiguisent son discernement puis sa détermination dans ce sens, chacun à sa manière. Le premier, pour motif d'exclusion tribaliste manifeste, le frustre un jour de participation à un travail de recherche sur le terrain et affermit a contrario son désir d'être Professeur dans la discipline ; le second, plutôt, le stimule par divers aspects de sa personnalité : « Monsieur Daniel Dickens Priso, originaire du Littoral, bon Duala, très élégant, très poli, toujours bien habillé, fut mon modèle d'enseignant. Très pointilleux et artiste jusqu'au fond de l'âme, il nous dispensait des cours de cartographie et de travaux pratiques » (AA, 147).

Et c'est providentiellement à Douala, la ville d'origine du pédagogue cité en modèle, qu'il est recruté comme enseignant dans l'université d'État de la place en mai 1997, après qu'il a obtenu en janvier 1996 un Doctorat avec la mention *Très honorable* en France. Il y a apaisé sa soif de connaissance dans le domaine scientifique choisi. Tout en découvrant les bienfaits de l'humilité intellectuelle, relationnelle et sociale, à travers une grande et toujours respectueuse proximité avec d'autres maîtres géographes crédibles : « Pierre Peyon, Nicole Stockman, Alain Miossec, Christian Prioul, Jean Renard, Bernard Bousquet, Alain Chauvet, Patrick Pottier, Marc Robin et tous les autres » (AA,178) ; mais aussi en exerçant de petits métiers pour sa survie, gardien de nuit, baby-sitter, aide-maçon, cueilleur de muguets, plongeur au restaurant universitaire, vendangeur, technicien de surface et manutentionnaire, opérateur de saisie à la bibliothèque de l'université, etc. Il n'aura échappé à celui de thanatopracteur ou « morguier » que par respect de sa culture africaine d'origine, qui tient les jeunes gens et les enfants éloignés des corps des défunts. Le retour au Cameroun marque le début de l'apothéose : « Une glorieuse carrière d'enseignant d'université. Une véritable odyssee qui mériterait un tout autre récit ». (AA, 195).

Pour celui qui connaît le monde universitaire auquel appartient Assako Assako, il sait que le grade de Professeur qu'il y a acquis comme grade est d'autant plus gratifiant, diversement et vivement désiré ici qu'il ne confère pas seulement l'autorité et le prestige suprêmes, sur le plan académique. Il est aussi, dans le milieu ainsi qu'ailleurs dans la République et pour un petit nombre, un sésame d'ascension vers des fonctions administratives et politiques d'importance. Ces dernières donnent, en outre, droit à des avantages financiers et autres subséquents, officiels ou que l'impétrant peut, de la manière dont fonctionne l'ordre régnant, soi-même définir aussi...

Le Professeur René Joly Assako Assako peut en conséquence verser scripturairement, dans la gibecière des lauriers qui nourrissent sa fierté, le fait qu'il occupe sans interruption, depuis une dizaine d'années, la fonction de Vice-recteur, tour à tour dans les universités d'État de Yaoundé 2, Yaoundé 1 puis de Douala. Et c'est pour lui une marche significative gravie dans l'échelle, à ses yeux, de la « transition sociale tant recherchée par tous » (AA, 18). Et lui d'ajouter plus loin avec emphase qui conjugue les vertus essentielles acquises à l'École : « Oui, c'est la clé de la culture et du savoir. C'est la voie du discernement. C'est l'ascenseur social qui se dispose à élever les enfants de toutes les conditions sociales » (AA, 160).

L'ensemble du parcours effectué s'appréhende et se décrit donc dans une logique de transformation narrative qui se veut euphorique et exemplaire. Et l'auréole académique majeure qui entoure le nom d'auteur sur la première de couverture du récit de vie, « Professeur René Joly Assako Assako », est, à cet égard, un indicateur de lecture essentiel. À cela, l'univers littéraire ancien et contemporain n'est pas du reste étranger.

En France par exemple, où le géographe camerounais a finalisé les études qui l'ont habilité dans l'enseignement et la recherche universitaires de haut niveau, il est bien arrivé à Jean-Jacques Rousseau de s'identifier en ajoutant « Citoyen de Genève » en tête de ses œuvres ; à Henri Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal, d'afficher de la même manière son ex-fonction « d'auditeur du Conseil d'État » ; à plusieurs auteurs anglais de l'époque dite classique de nimer leur nom du distingué titre « Esquire ». D'autres Européens ont cru devoir joindre au leur le grade nobiliaire, la fonction honorifique ou effective, l'appartenance académique ou

le titre universitaire acquis. Analysant ce phénomène onomastique éditorial dans ce contexte socioculturel, Gérard Genette (1987: 53) a trouvé « fascinant le mélange qui s'y fait, totalement indiscernable, de vanité puérile et de profonde humilité »

Concernant la même pratique chez les auteurs du Cameroun, il est sans doute encore tôt pour porter une appréciation globale et pertinente, étant donné sa nouveauté. Elle a commencé à se manifester à travers les signatures d'autorité de Christian Wiyghansaï Shaaghan Cardinal Tumi publiant *Les deux régimes politiques d'Ahmadou Ahidjo, de Paul Biya et Christian Tumi, prêtre* (2006) ; de Professeur Gervais Mendo Ze, Professeur Fosso, Docteur Tonye, Docteur Eba'a, co-auteurs de *En relisant l'hymne national Ô Cameroun berceau de nos ancêtres* (2004).

Dans le cas d'Assako Assako, une plus-value est signalée avec plus ou moins de discrétion au niveau du prologue : il est Professeur, précise-t-il, *international* (AA,15), ce qui le distingue encore de ses pairs dans le grade universitaire culminant. De fait, nombre d'entre eux, jusqu'à l'heure du départ à la retraite, rayonnent uniquement au Cameroun : soit dans un amphithéâtre, soit dans un bureau, parfois d'administrateur, soit dans des chaînes de télévision locales. Cependant que lui, attestations à l'appui citées dans le texte, se raconte scientifiquement à une plus grande échelle, pour mieux se rencontrer lui-même et s'identifier davantage, faire « des émules et assurer l'émancipation et l'émergence d'une multitude » (AA, 19).

Par les deux fonctions à la fois métonymique et séductrice, qu'il joue ici, le titre social de « Professeur » et la syntaxe narrative et discursive, qu'il projette dans le récit, connotent, pour l'auteur, une complétude et un ravissement certains. Le lecteur découvre au détour d'une page ce qui en fait l'âme ; une confiance laissant surgir des rêves intimes de possession entretenus et qui se réalisent aujourd'hui, grâce à une fréquentation studieuse hier de l'Ecole et à l'exercice, aujourd'hui, du Professorat ainsi qu'à la jouissance des bénéfices de tous ordres que l'homme y rattache :

Le bonheur existe. Il est dans les choses simples comme par exemple [...] manger un repas à notre goût, au moment où nous en avons envie ; entendre un « je t'aime » sincère [...] entendre le rire d'un enfant qui voit son parent rentrer à la maison ; jouer et se laver sous la pluie avec ses enfants ; conduire son bébé sur une balançoire ou s'y trémousser soi-même ; entendre le chant d'un oiseau ; voir un beau coucher de soleil dans un ciel sans nuage ; voir une belle lune et jouir de son éclairage en pleine campagne ; admirer le lever du jour en plein vol ; lire un bon livre (AA, 204).

Se sentir porté par un tel état de grâce, considéré ici comme celui d'une *jouissance extatique* (AA, 231), provoque un enthousiasme créateur, confessent les artistes et les écrivains de tous les temps, lorsqu'ils évoquent la source intérieure de leur activité. Ils désirent alors se libérer de leurs obsessions puis chercher à saisir l'unité de leur personnalité et la vision du monde qui l'engendre. Il en va ainsi du Professeur Assako Assako écrivant la première chronique de sa vie, par laquelle il inaugure son entrée dans le monde des auteurs littéraires du Cameroun et d'Afrique. Les faits de vie de son récit sont relus, médités puis articulés par une écriture transparente et engagée, qui assume la globalité de sa personne et le positionnent publiquement ; sur des questions qui ne relèvent plus seulement de la géographie, son champ d'expertise, mais s'étendent aussi bien à « des questions philosophiques existentielles que sur les grands sujets de l'actualité sociale, économique ou politique [...] La liberté, Dieu, les relations Afrique-

occident », etc.(AA, 232). Cela bonifie son statut de Professeur diplômé et confère à l'homme une autre dimension. Par le fait que son histoire personnelle racontée, avec ses valeurs et ses combats, rejoint celle de son monde social dont il apparaît comme un porte-voix, un intellectuel, au sens où l'entend Edward W. Said (1996 : 28)

Qu'il s'agisse de parler, d'écrire, d'enseigner ou de s'exprimer à la télévision, sa vocation réside dans l'art de la représentation. Une vocation d'autant plus importante qu'elle est de nature publique et qu'elle implique simultanément le sens de l'engagement et du risque, de la témérité et de la vulnérabilité. Quelqu'un qui prend ouvertement position et qui en donne, quels que soient les obstacles, une vision claire et argumentée.

2.2 - Ténor d'un Négrisme des savoirs et sans la Providence narrée

En considérant l'horizon ainsi cadré, le lecteur saura gré au scribe de « Je suis Assako Assako René Joly » de lui avoir, dans un sens, facilité l'accès à sa vision actuelle du monde, de l'Afrique en particulier. On en trouve les harmoniques fondamentaux dans les cinq dernières subdivisions du livre, sous forme de petits essais sur divers sujets sociaux ou métaphysiques et d'intérêt largement commun. L'ensemble fonctionne alors comme une grammaire intellectuelle et affective de ce qui est narré dans le récit proprement dit. À travers la dizaine d'épigraphes qui parsèment le texte puis les pauses réflexives régulières, le narrateur-auteur aura même déjà, de manière éparse, exprimé « ses pépites de vies traduites en pensées directrices de sa ligne de vie, ses convictions, ses combats avec autrui et avec lui-même » (AA, 19).

L'essentiel du contenu de la vision que *Monôbôrô Zuè* a de l'Afrique est même annoncé, dès la première de couverture, par l'énallage onomastique éditorial signalée plus haut : comme une réplique polémique au nom d'auteur qui l'identifie socialement à savoir René Joly Assako Assako, l'écrivain permute cet ordre d'énonciation dans l'intitulé de sa chronique de vie avec, en plus, une mise en exergue visuelle d'un verbe d'état conjugué à la première personne du singulier : « Je suis Assako Assako René Joly ». Quelle que soit, par ailleurs, l'infinitif par lequel on comprend ledit verbe, suivre ou être, l'intention de subversion demeure. L'affirmation de la prééminence du patronyme d'origine africaine et au-delà, le désir de faire désormais de la culture dont celui-ci est le signe, le noyau de base de l'identification de la personnalité de l'auteur-narrateur, reste sous-entendu, pour lui, la culture dite « occidentale » à laquelle ressortissent ses prénoms, René et Joly. Ceux-ci devraient désormais passer en seconde position dans la constitution des fibres de son être, comme de celles de ses congénères ; si tant est que le prénom, le nom ou le surnom de la personne qui les porte, lui impriment une identité.

Le titre « Je suis Assako Assako René Joly » du Professeur renferme, de fait, un intertexte idéologiquement protestataire. L'énoncé est une aphorisation secondaire de « Je suis Charlie, un slogan de crise », écrit Emmanuelle Prak-Derrington (2017: 19). Il fut créé, on s'en souvient, par le graphiste français Joachim Roncin. C'était en signe de solidarité avec le journal satirique parisien *Charlie Hebdo*, dont 12 de ses agents avaient été tués à la suite d'un attentat perpétré dans ses bureaux le 7 janvier 2015. Les commanditaires et exécutants de cet assassinat collectif, attribué à des intégristes musulmans, lui reprochaient la publication d'affiches jugés hostiles à l'Islam. L'auteur du slogan s'identifiait ainsi, et par métonymie, aux personnes tuées et à la structure qui les employaient. La solidarité exprimée envers les infortunés s'est mondialisée par la suite, et les responsables du journal attenté ont publié les traductions du texte de Roncin dans

d'autres langues, en majorité européennes⁶. Ici et là on a trouvé au slogan, entre autres parentés historiques antérieures, la reprise à la première personne du singulier de « Nous sommes tous Américains » !, formulé à la télévision par la journaliste Nicole Bacharand France 2 dans la soirée du 11 septembre 2001 puis Jean-Marie Colombani, dans son éditorial du journal le Monde publié au lendemain des attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis ; je suis un Berlinoise de John F. Kennedy prononcé le 26 juin 1963, à Berlin-Ouest, à l'occasion du 15^e anniversaire du blocus de la ville.

Alors que l'aphorisme français de crise « Je suis Charlie », ses ascendants et ses continuateurs prennent fait et cause en faveur de la liberté, celle de la presse et celle d'opinion en Occident, « Je suis Assako Assako », qui s'en inspire est l'expression d'un militantisme de revendication de la libération identitaire de l'Afrique. Aux yeux du Camerounais, le continent ne jouit pas aujourd'hui du droit d'exister, d'abord pour lui-même. Du haut de son magistère universitaire et intellectuel, il écrit en effet :

Ayant tout bien observé, j'ai compris que les rapports Occident-Afrique se font selon la théorie que je qualifie d'enclos d'animaux d'élevage. Les pays occidentaux, anciens esclavagistes et naguère colons-maîtres, seuls et de plus en plus en association, tiennent en otage les pays africains dans un enclos d'où aucun ne peut échapper. La bête n'en sort que pour deux raisons. Soit c'est pour nourrir le maître, par sa mort, soit c'est pour lui assurer des revenus, à l'issue d'une vente. (AA, 227).

Une telle image montre que, pour l'auteur, le temps de la célébration de l'Occident dont l'Ecole, assidûment et brillamment fréquentée par lui au Cameroun et en France, est désormais révolue. Elle lui a certes permis de combler des rêves d'enfance et de possession en situation post ou néo coloniale, mais il est advenu dans son itinéraire le temps de la prise de distance ; de la remise en question ; de la révolte puis d'une redéfinition des termes de sa dignité personnelle et collective en tant qu'héritier d'un patrimoine culturel du Cameroun et d'Afrique à intégrer et à valoriser.

On voit les traces de cette conversion du regard dans son récit : à travers l'usage itératif de sa langue fang ntumu, dont il rappelle avec insistance qu'elle était jadis proscrite dans l'enceinte des écoles primaires, au profit exclusif de la langue française ; à travers l'usage de nombreux mots du parler indigène ; les mots, qui en sont dérivés ou qui apprivoisent le parler de Molière, sont aussi présents dans le texte ; des citations des paroles de personnages sont faites en fang-ntumu avant d'être traduites au lecteur ; des expressions de la sagesse proverbiale ancestrale apparaissent comme arguments d'autorité et/ou ornement, ainsi qu'on le voit dans le cas suivant, un discours imagé rendant compte d'une prise de conscience, en France, des limites des connaissances géographiques acquises en Afrique et qui y faisaient pourtant sa fierté et même son orgueil :

J'étais la bêtise faite homme. J'étais, ainsi que le dit un proverbe des peuples de la forêt, à l'image d'une mouche qui se frotte les pattes en signe de se les laver, alors qu'elle est perchée sur un caca [...] J'étais comme le singe boucané qui a les poings fermés en signe de position d'attaque, alors qu'il a depuis longtemps cessé de vivre. J'étais ce ver

⁶Allemand: *Ich bin Charlie*; Arabe: *'anāSharili*; Anglais: *I am Charlie*; Czech: *Jsem Charlie*; Espagnol : *Yo soy Charlie*; Persian: *man Sharlihashtam*; Russian: *YaSharli*; Slovak: *Som Charlie*.

de terre qui allait à la chasse de l'éléphant ; l'aveugle de naissance qui ambitionnait de montrer le chemin aux voyants (AA, 180).

Cette découverte humiliante de soi, exprimée étrangement dans un registre animalier qui rappelle celui de la théorie critique d'enclos d'animaux énoncée plus haut, s'est accompagnée d'une découverte démystificatrice de l'Occidental français ; celui au nom de qui il avait cru devoir jusque-là se définir mais dont il a découvert, à travers des expériences d'insertion sociales manquées dans l'Hexagone, le racisme primaire et grossier de certaines figures représentatives. La désillusion et le désenchantement étaient déjà annoncés dès le début des études à Nantes, lorsque le regard d'Assako Assako et de son compatriote Ferdinand Erere Aléa fut rapidement attiré par la présence, sur le trottoir d'une rue qui dessert le campus universitaire, d'un mendiant-clochard : (AA, 175).

En inscrivant donc son texte dans le sillage d'une revendication identitaire éclairée par les études et l'expérience de vie en France, Assako Assako rejoint et réactualise le mouvement des intellectuels et des écrivains de la Négritude né à Paris dans les années 1930, à l'ombre tutélaire du Martiniquais Aimé Césaire, du Guyanais Léon Gontran Damas et du Sénégalais Léopold Sédar Senghor, tous originaires des pays sous colonisation française. L'objectif affirmé était de dénoncer le colonialisme, de rejeter la domination occidentale, de défendre et d'illustrer les faits et valeurs de la civilisation négro-africaine. Dans *Les Damnés de la terre* Frantz Fanon (1985 : 156 ; lire notamment le chapitre 4 sur la culture nationale, p. 149-172) a décrit une des dynamiques inspiratrices de leur créativité contestataire : « À l'affirmation inconditionnelle de la culture européenne a succédé l'affirmation inconditionnelle de la culture africaine. Dans l'ensemble, les chantres de la Négritude opposeront la vieille Europe à la jeune Afrique ».

Avec le même élan de négritisme, la passion intellectuelle du Camerounais au moment où il écrit, en 2019, est le fait que « les noms donnés aux pays africains par les esclavagistes ou colons occidentaux » ne véhiculent pas de charge affective symbolique « pour les négro-africains qui peuplent ces pays » (AA, 217). Il souligne à cet égard le cas des pays de son Afrique Centrale ; en particulier celui de sa patrie naguère « sous protectorat » allemand, « sous mandat » puis « sous-tutelle » franco-britannique, et qui tient son nom du mot portugais « camaroës » signifiant « crevette » ; « dénomination exogène d'une vacuité identitaire et spirituelle établie » (AA, 219). À titre incitatif, des exemples de changement de nom de pays du continent sont rappelés, suivis d'une liaison faite avec la vision africaniste du leader politique qui en a été l'initiateur : Kwame Nkrumah pour la transformation de la Gold Coast en Ghana, en 1957 ; Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu Wa Za Banga pour celle du Congo-Belge en Zaïre, en 1971 puis Kabila en République Démocratique du Congo, en 1997 ; Mugabe pour la Rhodésie du Sud en Zimbabwe, en 1980 ; Sankara pour la Haute Volta en Burkina Faso, en 1984 ; Mswati III pour le Swaziland en Swatini, en 2018.

En plus de l'impulsion des leaders politiques locaux, en vue d'une reprise en main globale par l'Afrique de son destin, Assako Assako croit également à celle des protagonistes de la *communauté internationale*. On lui doit notamment, argumente-t-il, « l'abolition de l'esclavage des Noirs du continent qui a duré, l'arrêt de la colonisation institutionnelle, qui y a été pratiquée, la fin de l'apartheid en Afrique du sud en 1991, la restauration » de la mémoire et de la dignité

du peuple arménien, la fin de la deuxième guerre mondiale. Les « Conférences internationales tenues ces dernières années », entre 2010 et 2016, en Europe, en Asie et en Amérique, du fait d'aborder et de traiter des « problèmes qui menacent la stabilité de la planète et donc de l'humanité toute entière », auraient des retombées positives sur le continent. La conscience mondiale pourrait donc « concourir à améliorer la situation préoccupante de l'Afrique » (AA, 223-224), même si, écrit l'auteur, la communauté internationale demeure une « entité aux contours incertains » (AA, 221).

Sa foi et son espérance en la libération de l'Afrique sont, dans tous les cas, grands. Assako Assako les fonde surtout sur la capacité des Africains à donner à la science la place prépondérante, qui lui revient de droit, au sein de la société afin qu'ils apprennent « l'art de lier le bois au bois à vaincre sans avoir raison », pour reprendre la Grande Royale dans *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane. La vision de l'universitaire et de l'intellectuel est remplie de promesses dont l'École est, à ses yeux, avec ses déclinaisons institutionnelles, le foyer producteur par excellence. Il exprime ainsi son intuition de l'avenir :

Voici poindre l'aube de l'émergence de l'Afrique Noire, hésitante mais décisive, évanescence mais plus que jamais affirmative... Elle se termine, l'heure de l'esprit négro-africain endormi et engourdi par des siècles d'oppression, de mensonges, des ténèbres et de reniement [...] Oui, je la vois poindre, cette aube négro-africaine de la prééminence des savoirs, des savoir-faire, des savoir-faire-faire et des savoir-être. (AA, 229)

L'écrivain, visionnaire, croit que l'engagement peut contribuer à la libération et au développement du Cameroun et de l'Afrique. Et le lecteur, n'importe lequel, ne manquera pas cependant de remarquer cela comme une sorte de rupture surprenante de contrat d'écriture. Celui-ci est exprimé dans le prologue, lorsque Assako Assako y dévoile la source de son accomplissement personnel conquis, lequel le porte à se soucier aujourd'hui de celui de son peuple : « Tout [...] résulte de trois réalités, trois immensités qui commandent ma vie entière : la Grâce divine, la République et une Education réussie » (AA, 15). L'énumération ainsi faite des adjuvants suit, ici, une gradation descendante et montre l'importance prépondérante, pour lui, de la réalité citée en premier. « Oui, la Grâce de Dieu est le maillon initial de tout, pour ceux qui croient en lui comme moi. Nous recevons gratuitement le souffle de vie, l'intelligence et la santé » (AA, 202), confirme-t-il d'ailleurs plus loin. À la lumière d'une telle profession de foi énergique, on serait attendu qu'avec ou même avant les maîtres humains du savoir et des hommes politiques locaux, présentés comme pourvoyeurs de sens pour l'Afrique, son Dieu, qu'il désigne comme Providence dès les premières pages, est cité en priorité.

A contrario, on lit sept pages intitulées *Dieu en procès*. Il y est longuement et question du Dieu de la Révélation, des religions abrahamiques, dont Assako Assako se plaint de ce que les conséquences des attributs de sa transcendance ainsi que de son immanence enseignées, heurtent son intelligence et sa liberté d'homme. Il en est de même des témoignages de vie incohérents des fidèles. Étudiant alors en France, il refuse, fidèle à sa conscience, à sa foi et à la tradition religieuse des siens, la proposition de devenir adepte de l'Islam que lui propose Ibrahima Dioune, son voisin de chambre et ami à la cité universitaire d'Antony:

On dit dans ma langue ntumu que le cabri se nourrit de la même herbe que sa maman, et que les enfants ne reprennent en journée que la danse que leurs parents dansent la nuit ; il se trouve que mes parents ne sont pas musulmans, comme le sont les tiens. J'aurais du mal à m'y faire. Donc, au nom de notre amitié, pardon, suis-moi dans ma manière de vivre ma relation avec Dieu. (AA, 193-194).

Cette manière dont Assako Assako René Joly parle, on en trouve les traces du fondement dans une phrase qui apparaît comme une formulation de l'article essentiel de son credo actuel. Elle le situe dans l'horizon d'un déisme qui cherche encore ses repères : « Je me contente de croire en un Dieu que je peine de plus en plus à localiser » (AA, 192). Par rapport au christianisme protestant et catholique qui aura inspiré ses enseignants du secondaire dans les collèges confessionnels, l'homme est méfiant et critique. Bien plus, il se montre même soupçonneux à l'égard de l'identité de son fondateur ainsi que de son projet de salut du genre humain et développe des conjectures christologiques qui expriment un doute ; tout en reconnaissant cependant la valeur du livre qui fait connaître celui que ses disciples adorent en tant qu'il est Dieu le Fils :

Si Jésus est Dieu et s'il l'avait vraiment voulu, il aurait sauvé l'humanité avant le péché originel. Il se serait épargné une venue sur terre et toutes les tribulations associées à cette hominisation immaculée et abiogénétique relatées dans la Bible, un livre d'une exceptionnelle profondeur et d'un mystère difficilement égalé (AA, 210).

En clair, dans sa relecture de vie, et au contraire des deux autres piliers reconnus de sa réussite sociale l'École et la République, le Providentialisme du déisme de l'auteur-narrateur n'apparaît guère comme un ferment vivifiant du négritisme des savoirs auquel il croit et engage finalement les Camerounais et les Africains. Cette absence pourrait s'expliquer par la difficulté qu'il y a, dans le monde contemporain et pour les croyants, à articuler les dimensions individuelle et communautaire ou publique de la foi religieuse. Il reste que celle d'Assako Assako René Joly en sa Providence, bien que privée, est professée dans sa belle chronique accessible à tous : « En communion avec toutes les personnes de bonne foi, je Lui reconnais, par ma faiblesse, mes insuffisances, multiformes et ma finitude, la paternité de tout et de toute chose » (AA, 209).

Et c'est un des paradoxes qui féconde ici une identité qui va à coup sûr continuer de se structurer par d'autres narrations du Moi, également aptes à favoriser, auprès des étudiants, des enseignants d'université et d'autres lecteurs, autant une prise de conscience qu'une prise de possession de soi.

Conclusion

Au total, le Camerounais René Joly Assako Assako, après 22 ans d'une carrière à la fois académique et administrative au sein de l'institution universitaire d'État de son pays, rassemble dans une œuvre littéraire le fruit de la relecture de son existence entière. Il met en avant ce qui, depuis sa naissance jusqu'au moment où il écrit et publie son texte en 2019, aura suscité et encadré son émergence sociale que son récit se plaît à fêter. On y retrouve un refrain, diversement repris : « par l'intervention conjointe de la Grâce, de la République et du travail acharné [à l'École], mon destin a connu un cinglant démenti » (AA, 232).

Des faits illustratifs, qui vont dans le sens de cette conviction, abondent sous la plume de l'auteur, dont la narration célèbre parallèlement les protagonistes principaux de son histoire. Celle-ci couvre une cinquantaine d'années, sur la soixantaine qui suit la proclamation officielle, en 1960, de l'indépendance du Cameroun sous administration française. Les adjuvants du vaillant fils ntumu sont localisés tour à tour dans la brousse profonde de son Sud-Cameroun natal où il a commencé ses études primaires, dans quelques villes du pays où il a séjourné pour des études secondaires puis à Yaoundé où il a entrepris des études universitaires de géographie, pour les achever en France. C'est d'ailleurs l'ancienne mère-patrie, qui a achevé sa « diplomation », favorisant ainsi son intégration dans le corps des enseignants d'université puis son couronnement comme Professeur international et grand commis dans la haute administration universitaire de son pays. De tout cela, son écriture s'émerveille et se régale.

« On vainc avec d'autant plus de gloire et de fierté qu'on a traversé et survécu à moult périls » (AA, 231), écrit Assako Assako. Dans son cas, il s'est agi d'une victoire sur la précarité matérielle des parents et de la famille, en contexte de modernité, faisant irruption dans son village natal et dans son pays ; de corruption, tribalisme et racisme en milieu scolaire ou universitaire. Mais aussi de sa paresse et de ses égarements d'enfant et d'étudiant. Toutes ces difficultés rencontrées et bien d'autres sont évoquées dans un style captivant, tout autant sérieux qu'enjoué, ce qui en rajoute au mérite de la victoire de l'homme sur un destin considéré comme sombre au départ. Outre le Professorat international, le profit que l'homme tire de son expérience est surtout, sur le plan personnel, de l'ordre de l'être profond et se trouve dévoilé dans la clause du récit, en guise de mémorial :

[Mon] parcours a l'avantage d'avoir produit un homme protéiforme, ondoyant dans son apparence et mutant quand il doit coller à son environnement ou à la condition du moment, au contexte. Ainsi le passage des champs à l'académie des sciences ou aux amphithéâtres des universités ou de la moto au dreamliner se fait harmonieusement (AA, 232).

Du fait de se raconter aujourd'hui. L'homme se comprend donc mieux par une interprétation actualisée de ce qui est objectivé grâce à la médiation du récit. Le *Je* narré se reçoit d'un *Je* narrateur qui est tout autre, tirant des leçons de l'expérience de la vie tout comme de l'écriture elle-même. Celle-ci joue alors un rôle structurant dans la formation de sa personnalité mise en intrigue et révèle une prise de conscience d'un sentiment de dissonance identitaire dans le système cognitif de l'auteur-narrateur. Le titre du récit, *Je suis Assako Assako René Joly*, en connote de manière typique l'ambiguïté : d'un côté une inspiration qui est une marque déposée de la culture intellectuelle française et occidentale, assimilée avec enthousiasme et grande reconnaissance par l'homme, et qui lui vaut d'être Professeur d'université, *Je suis Charlie* ; de l'autre, une énonciation seconde ou semblable de la formule devenue, pour la même personne, l'expression d'une conviction africaniste posée absolument, par le biais d'une antéposition du patronyme camerounais qui est absente dans la formulation du nom d'auteur : *Je suis Assako Assako René Joly*. L'homme et l'écrivain restent, paradoxalement assis dans le giron de la francophilie ou d'une francophonie dont Ambroise Kom (2000) et de nombreux autres Africains pensent qu'elle est, pour le continent, plutôt une *malédiction*.

Indications bibliographiques

Rapport

Kom Ambroise et alii (2004). *Quelle Université pour le Cameroun de demain ? Rapport du Comité Technique de Réflexion pour l'Amélioration du Système national de l'Enseignement Supérieur*, Yaoundé.

Articles

Cécile de Ryckel et Frédéric Delvigne, *La construction de l'identité par le récit* 2010/4 Vol. 30 | pages 229 à 240 ISSN 0251-737X Article disponible en ligne à l'adresse : - <https://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2010-4-page-229>.

Marghescu Mircea, *La question de la littérarité aujourd'hui*, Interférences [En ligne], 6 | 2012, mis en ligne le 16 janv. 2018. URL : <http://journals.openedition.org/interferences/108>; DOI : 10.4000/interferences.108.

MolekaLiambi Jean de Dieu, la fonction herméneutique du récit dans l'œuvre de Ricoeur (2020) *Annales de l'Ecole théologique st Cyprien de Ngoya*, La narrativité. Expériences africaines et enjeux du discours théologiques. Yaoundé, Cameroun, n°44.

Prak-Derrington Emmanuelle, Je suis Charlie. Analyse énonciative et pragmatique d'un slogan de crise, *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 73 | 2017, mis en ligne le 26 avril 2019, <http://journals.openedition.org/ceg/2258> ; DOI: 10.4000/ceg.2258

Livres

AssakoAssako, René Joly, *Angô'ôlông. Sagesse et pensée Ekang à travers contes, proverbes et citations*. (2020), Paris, L'Harmattan.

Cuche Denys (1996), *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, Editions la Découverte.

Fanon Frantz (1985), *Les Damnés de la terre*, Paris, Editions La découverte.

Fanon Frantz (1952), *Peau noire masques blancs*, Paris, Seuil.

Genette, Gérard (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris, Seuil.

Genette, Gérard (1987), *Seuils*, Paris, Seuil.

Kom, Ambroise (2000), *La malédiction francophone. Défis culturels et condition postcoloniale en Afrique*, Hamburg/ Yaoundé, LitVerlag/Clé,

Kom Ambroise (2017), *Université des Montagnes. Pour solde de tout compte*, Yaoundé, Editions des peuples noirs.

Memmi Albert (1973), *Portrait du colonisé. Précédé de portrait du colonisateur*, Paris, Payot.

Mvogo Dominique (2014), *Réflexions sur la refondation de l'université camerounaise*, Yaoundé Editions Clé.

Said Edward W. (1996), *Des intellectuels et du pouvoir*, Paris, Seuil.

Simeu Kamdem Michel et Eike W. Schamp (ed, 2014), *L'université africaine et sa contribution au développement. L'exemple du Cameroun*, Paris, Karthala